

Reconsidérer Novalis

Météore du romantisme allemand fasciné par l'amour et la mort ? Le texte intégral des derniers écrits du poète, mort en 1801, livre une image différente

NICOLAS WEILL

Le romantisme allemand, né au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, a été longtemps perçu en France à travers des clichés. En première place, figure l'idée qu'il représenterait une rupture radicale avec les Lumières. Derrière la fameuse « fleur bleue », expression inventée par le poète Novalis (1772-1801), dont la vie fut aussi brève qu'une année de Saturne (29 ans), se manifesterait une volonté régressive d'échapper au réel et un refus de la modernité issue de la Révolution française. La publication d'*A la fin tout devient poésie*, « fragments et études. 1799-1800 », les derniers manuscrits laissés par Novalis, permet de rectifier ou de nuancer les oppositions tranchées.

Les écrits posthumes de cet écrivain et penseur que la tuberculose a tôt emporté grouillent en effet de remarques scientifiques, relevant de la physique ou de la médecine tout en étant « traversées de fulgurances poétiques, piétistes ou mystiques », fait observer son traducteur Olivier Schefer, de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, auteur d'une biographie de Novalis (Le Félin, 2011). Le poète des *Hymnes à la nuit* (1800), du roman inachevé *Henri d'Ofterdingen* (1802) s'y étend sur les réalités les plus matérielles, l'électricité, le sel ou le magnétisme. Ces considérations étaient généralement omises de ces fragments : on ne voulait retenir que les aphorismes lyriques ou mystiques inspirés, entre autres, par le piétisme

Ces ultimes fragments d'une parole déjà marquée par la maladie trahissent le souci de concilier un discours ouvert à l'infini avec l'ambition propre au savant d'embrasser le plus de phénomènes possible

ou par l'ésotérique et alchimiste Jakob Böhme (1575-1624), que Novalis lisait dans ces années-là. Grâce au recueil édité par Olivier Schefer, il est possible de constater à quel point science, religiosité et poésie voisinent en harmonie chez lui, convergeant dans une conception de la nature réunifiée.

Car derrière le pseudonyme Novalis (« jachère », en latin), adopté en 1798, se dissimule non seulement un poète mais aussi un ingénieur et fonctionnaire saxon, Friedrich von Hardenberg, dont la carrière, la vie et les œuvres, quoique fragmentaires ou ébauchées, ne cherchent nullement à

s'élever « n'importe où, hors du monde », comme y aspirera désespérément Baudelaire. Ce jeune baron aux multiples talents était les plus matérieux, l'électricité, le sel ou le magnétisme. Ces considérations étaient généralement omises de ces fragments : on ne voulait retenir que les aphorismes lyriques ou mystiques inspirés, entre autres, par le piétisme

La plupart des textes publiés du vivant de Novalis l'ont été dans l'*Athenaeum*, la célèbre revue des frères Friedrich et Auguste Schlegel, autour de laquelle s'est constitué le mouvement romantique (elle ne connut que six numéros, de 1798 à 1800). C'est à travers ces bribes que s'est forgé le « mythe d'un personnage vers lequel on arrive par l'amour et la mort », juge Olivier Schefer, renforcé par l'idéalisation de Sophie von Kühn, sa première fiancée, décédée en 1797 à l'âge de 15 ans. Dans cette revue, on encourageait l'art de l'écriture fragmentaire, en partie repris de l'aphorisme grec ou des moralistes français comme Chamfort.

Friedrich Schlegel et le poète Ludwig Tieck, tous deux proches de Novalis, entreprennent après sa mort de rendre publics ses inédits, soit en recomposant ses notes éparpillées, soit en proposant même une fin pour *Henri d'Ofterdingen*. Il faudra attendre l'édition allemande définitive des années 1960 pour constater que l'exaltation, le fanatisme et le désespoir amoureux n'occupent pas à eux seuls le foyer de cette œuvre. « Je suis convaincu que l'on peut



Novalis, dans une version colorisée d'une célèbre gravure d'Eduard Eichens de 1845. FOTOTECA/LEEMAGE

EXTRAIT

« Le système de la morale doit être le système de la nature. Toutes les maladies ressemblent à des péchés ; en ceci qu'elles sont transcendantes. Nos maladies sont toutes des phénomènes d'une sensibilité accrue qui veut se transformer en forces supérieures. Quand l'homme voulut devenir Dieu, il devint pécheur. Les maladies des plantes sont des animalisations. Les maladies des animaux, des rationalisations. Maladie des pierres, végétations. Une pierre et un animal ne devraient-ils pas correspondre à chaque plante ? Réalité de la sympathie. Parallélisme du règne naturel. Les plantes sont des pierres mortes. Les animaux, des plantes mortes. Etc. Théorie de la métempysyose. (...) La chimie se transforme peut-être, via des parties intermédiaires de l'acoustique, en mécanique. On peut qualifier chaque maladie de maladie de l'âme. »

À LA FIN TOUT DEVIENT POÉSIE, PAGES 169-170

parvenir à de véritables révélations par un entendement technique et froid, un sens moral paisible, plutôt que par l'imagination qui semble nous mener au royaume des spectres, cet antipode du ciel véritable », peut affirmer de façon inattendue Novalis, au détour d'un paragraphe.

Initialement paru en 2005 aux éditions Rue d'Ulm, l'ouvrage a été enrichi d'un tiers d'inédits en français. Ces ultimes fragments d'une parole déjà marquée par la maladie, parfois disposés en listes programmatiques ou sur trois colonnes, trahissent le souci de concilier un discours ouvert à l'infini avec l'ambition propre au savant d'embrasser le plus de phénomènes possible. Nouvel Adam

distribuant des noms à l'univers, Novalis est imprégné de l'idéalisme allemand dont il a lu ou croisé sur sa route les plus grands penseurs, en particulier Fichte ou Schelling. Mais son idéalisme à lui se veut « magique » au sens où la poésie, loin d'être une simple activité littéraire, doit produire des effets dans la nature et aboutir à la « romantisation du monde ». On peut, au choix, interpréter ces textes comme un témoignage historique de la croyance en une unité organique de la nature et des sciences, ou y déceler la promesse d'une future réunification des disciplines désunies, dépassant la spécialisation et la division modernes. Sans pour autant « s'inscrire dans un système clos », Novalis retrouve « la pensée dans le monde vivant, dans un jeu d'allers et retours entre l'esprit et la nature », estime Olivier Schefer.

Ces fragments le prouvent : on ne saurait confondre le romantisme avec une simple révolte contre la raison. Les réflexions sur le corps, « seul temple au monde », sur autrui (« s'incliner devant un homme, c'est rendre hommage à cette révélation en chair »), l'apparition d'autres civilisations, comme l'Inde, bien avant Schopenhauer (« Vénération divine du lingam », symbole phallique associé au dieu Shiva), l'importance accordée à la tolérance, au républicanisme, tout cela montre que si les Lumières ont eu leur part d'ombre, le romantisme sut se montrer lumineux. ■

Animaux humains

Deux ans après *Ainsi parlait mon père* (JC Lattès, 2018), Sami Tchak retourne vers son pays natal, le Togo, avec *Les Fables du moineau*. Une collection d'histoires courtes entrecoupées d'un dialogue entre un enfant et un oiseau. Une telle amitié est une rareté dans un village où humains et animaux font rarement bon ménage. Et si, au lieu de s'affronter, ils disaient leurs souvenirs communs ? Araignées, escargots, fourmis, chèvres, tous racontent un rapport à l'autre et au monde, tour à tour cruel, ironique, désespéré, solidaire. Il y a, dans la simplicité apparente et la profondeur des propos, quelque chose de *La Fable du monde*, de Supervielle. « Moineau, chacun de nous vient habiter une miette, assez dérisoire, de l'Éternité, puis s'en va. De ce bref passage ici-bas, il ne reste, en général, rien, et même les traces les plus solides, les plus durables, finissent par s'effriter pour engraisser l'oubli », constate l'enfant. Et c'est très beau. ■



GLADYS MARIVAT
► *Les Fables du moineau*, de Sami Tchak, postface d'Ananda Devi, Gallimard, « Continents noirs », 152 p., 15 €.

Rien, que l'amour

Au départ, il y a une rupture, qui vient après d'autres, « plus sérieuses ». D'où vient que l'amour, et sa perte, mettent la narratrice dans un tel état ? Ainsi commence la quête au cœur de *Ce que nous sommes*, de Caroline Bongrand – dont les deux précédents romans s'intitulaient *Trois définitions de l'amour* et *Vous aimer* (Robert Laffont, 2013 et 2018). Dans un texte dont la structure fragmentaire peut d'abord désarçonner, avant de prendre son sens, l'auteure tente de remonter le fil de son histoire familiale, comblant les vides comme elle le peut (« Chez nous, aucune trace. Tout a été soigneusement oublié. Pas d'adresse, pas de nostalgie, pas d'histoire. Pas d'arbre. Pas de recette de cuisine. Pas de tradition. Aucune tradition. Rien. Des gens de passage »), afin de comprendre pourquoi, au fil



des générations, « l'amour a pris la place de l'identité ». Une traversée du siècle morcelée et émouvante. ■
RAPHAËLLE LEYRIS
► *Ce que nous sommes*, de Caroline Bongrand, Denoël, 290 p., 18 €.

Pas si étrangers

De Helle Helle, romancière danoise auteure d'une dizaine d'ouvrages, on connaît surtout en France *Chienne de vie* (Le Serpent à plumes, 2011) et *Au présent* (Buchet-Chastel, 2014). *Perdus en forêt*, son nouveau roman, met en scène deux joggeurs, un homme et une femme, de parfaits étrangers au départ, qui s'égarent dans une forêt, y errent pendant deux jours et apprennent à se connaître. Ils s'entraident et se confient mutuellement, surtout la femme, qui raconte sa vie, très ordinaire, faite de petits boulots et de petits amis, de joies et de chagrins. Une vie comme tant d'autres, où beaucoup de lecteurs se reconnaîtront. Mais rien n'est insignifiant dans une existence humaine, et l'effort d'écouter l'autre, d'oser parler de soi, aussi difficile que cela puisse être, n'est jamais vain. Tel semble être le propos de la romancière qui,



en proposant une histoire à première vue banale, confirme son habileté de conteuse. ■
ELENA BALZAMO
► *Perdus dans la forêt* (Hvis det er), de Helle Helle, traduit du danois par Jakob Jakobsen, Phébus, 144 p., 15 €.

Un christianisme insolite, un républicanisme bizarre



LE ROMANTISME ALLEMAND N'A PAS TOUJOURS POLITIQUEMENT BONNE PRESSE, considéré qu'il est comme l'un des premiers symptômes européens

d'une vague de réaction et de nationalisme à l'universalisme révolutionnaire. Le célèbre essai de Novalis, rendant en 1799 un hommage à un Moyen Âge idéalisé en utopie tournée vers le passé, *Europe ou la chrétienté* (Gallimard, 1975), pourrait faire du poète l'artisan principal de ce mouvement, si les fragments

recueillis dans *A la fin tout devient poésie* ne venaient montrer que ce protestant attiré par le catholicisme teintait sa religiosité de nuances insolites ou gnostiques (quand la faute devient la condition du salut : « La religion chrétienne, écrit-il, est la religion proprement dite de la volupté. Le péché est le plus grand stimulus de l'amour »). Ne pensait-il pas par ailleurs qu'« une pure mathématique est religion » ?

De même, l'éloge de l'enthousiasme peut quand même, chez lui, aller de pair avec un certain goût pour le républicanisme, dont d'ailleurs la description tourne à la bizarrerie scientifique :

« Un motif d'excitation propre à la République est que tout s'y exprime beaucoup plus librement. Vertus et vices, mœurs et mauvaises mœurs, esprit et stupidité, talent et maladresse s'y manifestent plus fortement. (...) Une République ressemble au climat tropical, sauf pour ce qui est de la régularité du temps qu'il fait. » On ne s'étonnera pas que, dans ses notes médicales, Novalis assimile la frayeur à une excellente thérapie... ■ N. W.

À LA FIN TOUT DEVIENT POÉSIE, de Novalis, traduit de l'allemand par Olivier Schefer, Allia, 268 p., 15 €.